

GUY LELONG  
Écrivain, éditeur

*La Poursuite*, roman flip-book  
I. L'Ordre du temps, extraits

**Résumé**

*La Poursuite*, roman flip-book, a pour thème la vitesse de lecture, autrement dit la vitesse de feuilletage du livre. Les pavés de texte progressivement associés à trois vitesses de lecture différentes se mélangent in fine en constituant un flip-book. À cette caractéristique première du livre s'ajoutent plusieurs autres : le gris du pavé de texte, son rapport à la page entière et à ses marges, l'empilement progressif des pages. Parallèlement, le récit de *La Poursuite*, d'abord écrit de façon homogène relativement neutre, fait émerger différents types d'écriture articulés entre eux selon un principe de montage alterné : phrases longues, particularités syntaxiques, régularités rythmiques, allitérations, qui ensuite se contaminent. De ce dispositif émerge tout un monde contraint dont O, à bord de son unité minimale de roulement lancée à vive allure suivant un trajet parfaitement rectiligne, se remémore les éléments constitutifs : la zone, la base, ses aires d'activité, sa bande de couloirs. Cette remémoration constitue la première partie de *La Poursuite*, « L'Ordre du temps », ici publiée dans une version courte.

**Abstract**

*La Poursuite*, my flip-book novel, is about the reading speed, that is to say, one's tempo for flipping a book. Here, every text section is gradually engaged with three different speeds of reading ; these eventually intermixed, making up a flip-book. Moreover, this telluric pattern is mixed along with other characteristics : the grey pavement of the text is to be considered with the entire page and its margins, the gradual pages stacking. In parallel, the story itself, at first written in homogenic way, lets appear different ways of writing, according to a principle of alternate montages : either long sentences or syntactic specificities, even rhythms and alliterations which mix each other's patterns. From this schemes comes out a whole constrained world where O, speeding up aboard its minimal unity and following its rectilinear trajectory, remembers the main elements : zone, activity's areas, base, corridors's stripes. This remembrance is the first part of *La Poursuite*, « L'Ordre du temps », published here in a short version.

*Ces pages sont extraites de la première partie d'un roman flip-book en cours, intitulé La Poursuite. Ce roman est le deuxième volet d'un ensemble commencé avec le roman in situ Le Stade (Les petits matins, 2009) et qui se terminera avec le roman 3D Le Continuum. L'ensemble, qui a pour titre Le Volume unifié, a pour projet d'intégrer la dimension du livre, d'ordinaire ignorée, au sein d'un continuum textuel plus large où tous les états de l'écriture sont déclinés.*

*La Poursuite roman flip-book a pour thème la vitesse de feuilletage du livre, autrement dit la vitesse de lecture. Aux catégories traditionnelles de la vitesse du récit (description : vitesse nulle ; scène dialoguée : temps réel ; sommaire : temps augmenté ; ellipse : vitesse infinie), s'ajoutent quatre autres, discriminant la vitesse de lecture (commentaire technique de texte : vitesse lente ; fiction : vitesse usuelle ; pages d'esquisse : vitesse rapide ; flip-book : vitesse très rapide). Ainsi la deuxième partie de La Poursuite, intitulée « L'Air du temps », intègre-t-elle à intervalles réguliers des pages d'esquisse de La Poursuite elle-même, que le lecteur tournera rapidement s'il ne veut pas qu'elles interrompent le cours du récit. Les schémas auxquels elles aboutissent représentent en coupe certains éléments de la fiction : l'unité minimale de roulement d'abord, puis le délitement progressif de la couche de brume, à laquelle l'unité tente d'échapper. La troisième partie, intitulée « La Forme du temps », mélange progressivement les pavés de texte associés aux trois vitesses de lecture de « L'Air du temps » (vitesse lente du commentaire technique, vitesse usuelle de la fiction, vitesse rapide des pages d'esquisse) en leur faisant constituer un flip-book qui simule in fine l'encastrement de trois unités minimales de roulement.*

*Mais nous en sommes encore loin. Pour l'heure, le résident à bord de l'unité minimale de roulement se demande seulement comment il en est arrivé là. Son questionnement se complique du fait que l'ampleur de ses réflexions dépasse de loin celle admise aujourd'hui pour leur publication. Aussi se décide-t-il, plutôt que d'en prendre par exemple le début, à en réaliser une version courte, obtenue à l'aide de coupes, à chaque fois signalées [...]. Ainsi le lecteur pourra-t-il mieux se rendre compte de l'évolution de son parcours, voire saisir la contrainte à laquelle obéit cet ordre du temps.*

La vitesse atteinte par son unité minimale de roulement maintient le flux de ses pensées au ralenti. L'espace qu'il traverse est désormais entièrement vide. Le sol est toujours aussi plat. De quelque côté qu'il la regarde, la couche de brume qui recouvre cet espace s'étend à perte de vue. Aucune variation ne vient troubler l'uniformité grise de sa surface. Ne se démarquant pas au loin du sol, avec lequel elle se confond, elle rend floue la notion même d'horizon. Au-delà d'une trop forte distance, la consistance granuleuse du sol est vite indiscernable. Répartis sans ordre apparent, du sable, des cailloux, des pierres s'y mêlent en égale quantité. L'unité minimale de roulement ne projette aucune ombre sur ce sol granuleux. Cette éventualité n'est pourtant pas exclue car, à l'heure supposée du plus fort éclaircissement de la journée, les constructions de la base dessinent au sol des ombres très nettes. Le phénomène, qui apparaissait toujours très insensiblement, avait d'abord été attribué à un amincissement de la couche de

brume, même si aucun point de sa surface n'en devenait pour autant translucide. Mais un examen plus attentif avait révélé la nature périodique du phénomène. Aussi avait-on cessé d'en voir la cause dans les évolutions *a priori* irrégulières d'une couche de brume. Ces ombres répétées devaient plus probablement être rapportées au moment de plus grande clarté que cette couche grise offrait au cours de sa phase diurne, à la fin de laquelle elle s'assombrissait jusqu'au noir complet. L'hypothèse avait ainsi été finalement arrêtée que ces ombres étaient le fait d'une source lumineuse invisible qui, en raison de sa position, parvenait à traverser cette couche opaque, sans que sa lumière n'en soit en rien déformée. Une observation plus longue avait permis d'établir que cette couche uniforme, qui avait longtemps semblé totalement fixe, était en fait soumise à de très légères fluctuations. Le phénomène avait d'abord été attribué à la formation de courants d'air de chaleur variable, ascendants ou descendants. Mais outre que cette possibilité n'était guère conciliable avec l'absence du moindre souffle d'air sur tous les secteurs de la zone qui avaient été explorés autour de la base, elle l'était encore moins avec le fait que ce phénomène de soulèvement et d'abaissement était apparu, lui aussi, de nature périodique. Aussi l'hypothèse avait-elle été ensuite avancée que la masse d'eau en suspension de cette couche de brume était en fait considérable, aussi bien en hauteur qu'en étendue, et que ses fluctuations devaient provenir de l'attraction de quelque satellite aussi invisible que la prétendue source lumineuse dispensatrice du jour. [í ] L'espoir s'était ainsi peu à peu dessiné que cette épaisse couverture de brume se soulèverait un jour suffisamment pour que son bord le moins éloigné se distingue du sol en y marquant une brève ligne d'horizon. Et pour peu que le phénomène coïncide, en temps et lieu, avec la position d'un improbable soleil couchant, alors tout le dessous de cette couche basse, dont le moindre contour se verrait accentué par la lumière rasante, viendrait à s'éclairer de tous les rouges du spectre. Mais il avait fallu en rabattre. Pas le moindre dégagement d'horizon, même illusoire, ne s'était jusque là manifesté. Malgré leur nature périodique, les minimales fluctuations de la couche de brume n'allaient pas permettre de renouveler la masse d'air qu'elle couvrait sur toute l'étendue de la zone. Faute de pouvoir échapper à l'atmosphère confinée qui régnait à perte de vue, les circulations d'une construction à l'autre de la base se feraient toujours à couvert dans une atmosphère reconstituée. [í ] L'organisation de la base était assez simple. Des rectangles de même surface, placés parallèlement les uns aux autres dans le sens de leur longueur, et séparés chacun du précédent d'un intervalle égal à deux fois leur largeur, s'alignaient par l'un de leurs petits côtés sur une longue bande rectiligne qui les reliait. Les rectangles étaient destinés aux aires d'activités et la bande rectiligne à des couloirs entre lesquels étaient disposés en rangées de même dimension différents compartiments nécessaires au fonctionnement de la base. Ces rangées s'interrompaient à la jonction de chaque aire d'activité, les couloirs débouchant alors sur un sas rectangulaire, allongé dans le même sens que celui du grand rectangle des aires d'activité, auquel il permettait d'accéder. Si les aires d'activités présentaient toutes la même surface au sol, leur volume était variable, allant du prisme au parallélépipède plus ou moins haut. [í ] Ce dispositif général présentait l'avantage d'être doublement extensible [í ]. Aussi la base avait-elle d'abord eu pour mission d'évaluer les capacités de ses résidents à

assurer sa propre extension. [í ] Mais devant l'improbabilité du moindre dégage­ment de la couche de brume sur toute l'étendue de la zone, [í ] ce projet initial d'extension avait été suspendu et l'espoir d'échapper à la zone était devenu la raison d'être de la base. Elle avait, pour cela, fait l'hypothèse que la zone n'était pas illimitée et que le type d'espace situé au-delà d'elle était, selon toute vraisemblance, identique à celui qui surplombait la couche de brume. [í ] Cette hypothèse avait été confortée par la découverte d'une caractéristique, longtemps restée inaperçue, qui affectait la granulométrie du sol. La répartition statistique de ses différents constituants – du sable, des cailloux, des pierres – a sa propre apparence générale d'une uniformité pareille à celle de la couche de brume. Aussi son caractère immuable avait-il été tenu d'emblée pour évident. Mais les premiers travaux d'extension de la base avaient contredit la stabilité de cette impression statistique. Cette réfutation se produisit lors de l'aplanissement des aires destinées à recevoir d'éventuelles futures constructions. En effet, à peine le sol était-il ainsi soumis à un début d'organisation outrepassant sa simple répartition aléatoire, qu'il poursuivait de lui-même ce processus et que ses différents constituants granulaires s'amalgamaient aussitôt pour former une surface polie tenant à la fois du marbre et du miroir. Et ces parties lissées, que l'absence de tout mouvement suffisait à maintenir dans cet état d'équilibre instable, reflétaient bien sûr la partie d'espace qui les surplombait. La coloration bleutée des reflets, alors observée, avait d'abord été attribuée à la teinte que le sol devait prendre quand ses constituants en venaient à ainsi s'amalgamer. Mais comme en fin de phase diurne, [í ] cette teinte bleue s'assombrissait peu à peu pour virer au noir complet, il avait fallu en attribuer la cause à une tout autre raison. Ainsi l'idée s'était-elle peu à peu accréditée que ces bandes lissées accédaient à des longueurs d'onde situées au-delà de la vision ordinaire et que, ce faisant, elles reflétaient l'espace surplombant la couche de brume, que celle-ci rendait pourtant *a priori* invisible. Chaque surface bleutée ainsi obtenue par réflexion ou, plutôt, chaque géométrie de section plane ainsi dotée d'un hypothétique reflet où elle se dédouble, pour employer la formule à laquelle les résidents s'étaient ralliés en répondant à une injonction dont ils ignoraient eux-mêmes la provenance, révélait donc une parcelle du jour auquel la base, dans son espoir d'échapper à la zone, avait justement pour mission d'accéder. Cette découverte avait mis définitivement fin aux travaux d'extension de la base. Aussi les premières aires d'activité prévues, dont les surfaces au sol avaient été tracées, ne se limitèrent-elles bientôt plus qu'à de minces bandes de reflets éparses mais prometteuses. Car l'accès qu'elles avaient ouvert à l'espace situé au-dessus de la couche de brume avait conduit les résidents à se lancer dans une cartographie systématique de ce milieu invisible. Certains résidents s'étaient même un moment imaginé que tout le sol de la zone, une fois lissé, leur révélerait ce milieu. Et ce jour inverse, qui les éclairerait par en dessous, leur rendrait peut-être plus acceptable l'atmosphère irrespirable de la zone, au point de différer pour un temps leurs préparatifs de départ. Dans l'euphorie de cette illusion, ils mobilisèrent les huit unités minimales de roulement qu'il leur fallut pour cela munir de dispositifs supplémentaires. [í ] Les huit unités minimales de roulement se lancèrent dans ce projet de cartographie à échelle réelle. [í ] Quadrillant à chaque fois des étendues de la zone relativement vastes, les résidents effectuaient

des relevés à intervalles réguliers suffisamment proches pour que les cartes horaires qu'ils allaient établir puissent livrer le parcours apparent de la prétendue source lumineuse dispensatrice du jour. [í ] Les clichés rectangulaires ainsi obtenus étaient transmis à l'aire d'activité chargée de la recollection des images où [í ] ils étaient sélectionnés, classés et finalement assemblés en cartes horaires, toutes marquées du même quadrillage, rappelant leur processus de fabrication. Mais cette recollection patiente, que les résidents de la base avaient plusieurs fois recommencée, n'avait jamais permis d'obtenir autre chose que la superposition continue de grands monochromes bleus, impeccablement quadrillés. Avec cette cartographie manquée et la suspicion qu'elle avait fait porter sur la véracité des reflets, la mission de la base s'était donc une fois de plus infléchie. Aussi la décision avait-elle été finalement prise d'envoyer une unité minimale de roulement au-delà de la zone, où la couche de brume ne prévalait plus, dans l'espoir de lui faire atteindre cet espace directement éclairé par l'hypothétique source dispensatrice du jour. Le trajet adopté fut une ligne parfaitement droite, obtenue par translation latérale à partir de la bande des couloirs, et dont la rectitude même avait pour but, tout symbolique, de contrecarrer les infléchissements que la base avait jusque là incessamment subis. Du fait de la très grande distance que le résident, choisi pour cette nouvelle mission, allait probablement devoir parcourir, son unité minimale de roulement, bien sûr munie du double mécanisme que les missions précédentes lui ont ajouté, atteint constamment sa vitesse maximale. La bande de reflets qu'il laisse derrière lui, et dont il transmet les images à ses coéquipiers restés à la base, leur permettra de retrouver sa trace si leur communication venait à être coupée. Il leur suffirait pour cela de suivre cette mince bande de surface bleutée, ou plutôt de recourir à cette géométrie de section plane dotée d'un hypothétique reflet où elle se dédouble, pour employer la formule à laquelle les résidents s'étaient eux-mêmes ralliés en répondant à une injonction dont ils ignoraient la provenance.

Le résident, chargé de cette mission nouvelle, traverse un espace presque complètement vide. Outre le siège rabattable où il est actuellement assis, la cabine avant comporte un tableau de bord rectangulaire horizontal, placé à la limite de la partie vitrée haute de la cabine et de sa partie basse opaque. Ce tableau de bord intègre un écran qui, fonctionnant en mode rétroviseur, montre dans sa moitié basse la mince bande de reflets que le lisseur de l'unité minimale laisse sur le sol. Le résident actuellement à son bord peut ainsi vérifier la rectitude du trajet effectué depuis la base. Il en est maintenant suffisamment éloigné pour que la moitié haute du rétroviseur puisse en faire voir toute la silhouette. L'aire d'activité la plus élevée, située à l'arrière plan, émerge derrière les deux autres plus basses. Cette aire la plus haute, c'est l'aire de résidence. À peine plus de la moitié de son niveau haut émerge en fait. L'aspect que présente cette partie émergente est celui de l'extérieur entier de l'édifice, car ses quatre façades sont vitrées sur toute la hauteur de leurs trois niveaux, à l'exception de la partie opaque sur laquelle vient buter la bande des couloirs. Les trois niveaux de la résidence sont bordés sur leurs quatre côtés par des coursives qui, grâce au vitrage des façades, bénéficient de

tout l'éclairage du jour. [í ] La délimitation des coursives et des surfaces d'activité est assurée, à chaque niveau, par quatre parois : les deux plus petites [í ] sont des murs porteurs ; les deux autres, libres de contrainte porteuse, changent de configuration à chaque étage. Quant aux deux portions de coursive qui longent les murs porteurs, elles se différencient l'une de l'autre, car la plus éloignée de la bande des couloirs intègre un escalier rectiligne, réduit à une simple volée droite. [í ] L'étage, immédiatement inférieur, est celui des chambres. [í ] L'étage situé sous celui des chambres est le niveau bas de la résidence, d'ailleurs plus souvent appelé, pour cette raison, « niveau zéro ». Il est plus lumineux que celui des chambres car l'espace alloué aux activités n'est pas cloisonné et les deux grandes parois qui le délimitent sont des murs de verre. Celui de gauche [í ] diffuse dans tout l'espace une lumière variant, de façon cyclique, de la transparence à la couleur bleue d'un écran, quand il est vierge de toute image. Celui de droite est un mur sonore qui réverbère les pensées des résidents sous forme de boucles superposées les unes aux autres. Quand le cycle de ces superpositions sonores entre en phase avec celui du grand verre lumineux, il efface tout souvenir pour instancier un nouveau cycle mémoriel. [í ] le soupçon s'est parallèlement formé que cette reprogrammation constante de la mémoire des résidents avait surtout pour fonction d'effacer les souvenirs qu'ils auraient conservés d'activités souterraines de la base, ainsi peu à peu remplacés par des souvenirs reconstitués. [í ] L'existence ainsi envisagée de possibles activités souterraines parallèles aux activités apparentes de la base expliquerait même certains de ses fonctionnements, que les résidents ne peuvent comprendre en s'en tenant aux seuls souvenirs dont ils disposent. [í ] L'unité minimale de roulement est encore trop proche de la base pour que sa silhouette puisse se voir en entier dans le rétroviseur du tableau de bord. À cette distance, l'aire de résidence est en effet dissimulée par l'aire de hauteur médiane qui lui fait écran [í ]. Cette aire médiane [í ], c'est l'aire de recollection des images. Si le volume généralement choisi pour les aires d'activité est un parallélépipède, celui de cette aire, sans doute plus ancienne, est un prisme. [í ] C'est là que, lors de la phase précédant la mission actuellement en cours, ont été collectées [í ], classées puis raccordées, les images du milieu invisible situé au-dessus de la couche de brume, ainsi cartographié à intervalles suffisamment rapprochés dans l'espoir d'y repérer le trajet de la prétendue source lumineuse dispensatrice du jour. Mais cette cartographie manquée n'a fait que discréditer la véracité prétendue de tout reflet. Maintenant vidée de toutes les cartes qui s'y amoncelaient, l'aire de recollection des images sert plus simplement au suivi de la mission actuelle. Les écrans transmettent les documents que ne cesse d'envoyer, sous un nom réduit à la seule voyelle O, celui qui est à bord de l'unité minimale de roulement. Les yeux fixés sur leurs écrans, ses trois coéquipiers restés à la base, dont les noms se réduisent, eux, à leurs initiales V, L et Q, vérifient le bon déroulement de la mission. [í ] L'unité minimale de roulement est encore si proche de la base que l'écran du tableau de bord, qui fait office de rétroviseur, ne montre qu'une partie de l'aire la plus basse, située au premier plan. Il la montrerait en entier qu'elle n'en apparaîtrait pas moins seule, car, à cette distance, elle masque de toute façon les deux aires plus élevées qui viennent après elle. Son volume parallélépipédique est

égal à celui du niveau zéro de l'aire de résidence, coursives comprises, car elle ne comporte pas d'étage au-dessus d'elle. Destinée aux unités minimales de même nom, elle est appelée pour cette raison aire de roulement. Sur ses deux grands côtés, viennent s'appuyer, à gauche, huit places de stationnement délimitées par un marquage peint et, à droite, autant de boxes hermétiques servant à filtrer l'atmosphère irrespirable de la zone pour l'empêcher de contaminer celle, reconstituée, de la base. [1 ] Les huit places de stationnement et les huit boxes atmosphériques encadrent un espace médian, d'une largeur double. Sa taille variant en fonction de la vitesse à laquelle les unités minimales de roulement y effectuent leurs manœuvres, il est susceptible d'admettre, au maximum de leur vitesse, une foule de ces unités. L'existence ainsi envisagée d'un nombre variable de résidents, limité à huit ou augmentant en foule avec l'agrandissement des surfaces d'activité [1 ], expliquerait même certains fonctionnements, que O ne peut comprendre en s'en tenant aux seuls souvenirs dont il dispose. [1 ]

[1 ] Dès que se referme la porte du box atmosphérique, qui donne sur l'extérieur, le filtre qui la surplombe remplace l'atmosphère contaminée par de l'air reconstitué. La porte du box, qui donne sur l'espace médian de l'aire de roulement, une fois hermétiquement refermée, O attend l'ouverture de celle donnant vers l'extérieur pour sortir de la base. Une simple marche arrière permet de quitter la place de stationnement qui lui est réservée, tandis qu'un demi-tour opéré dans l'espace médian de l'aire de roulement suffit à le rapprocher du box dont la porte, qui lui donne accès, s'ouvre aussitôt. [1 ] Comme attiré par l'aire de roulement, il fait un quart de tour sur sa gauche et, après en avoir franchi la porte d'entrée, se dirige vers l'endroit où stationne son unité minimale de roulement pour monter à son bord. Quand il s'avance dans le sas de l'aire de roulement, avec lequel les rangées de compartiments, au nombre de trois et chacune longées par un couloir de même largeur, s'interrompent une dernière fois, la perspective vide de tout résident, qui s'offre devant lui, touche à sa fin. [1 ] Mais ces rangées se distinguent surtout par leur fonction, qu'elles conservent sur toute leur longueur, par-delà l'interruption des sas. Les cabines de la première permettent aux résidents de prendre soin de leur apparence, les réserves de la deuxième de leur métabolisme et les vitrines de la troisième de leurs rêveries. Ces compartiments intègrent chacun une porte donnant sur leur couloir d'accès. Et comme ces portes sont peintes en fonction de leur rangée d'appartenance (bleu pour les cabines, gris pour les réserves, rouge pour les vitrines), leur couleur diffuse dans tout le volume des couloirs et y parvient d'autant plus que les parois arrière des rangées sur lesquelles elles donnent sont entièrement peintes en blanc. [1 ] O débouche sur le sas de l'aire de roulement. Identique aux trois précédents, il est un espace de base rectangulaire, entièrement peint en blanc. Ses deux grands côtés desservent les trois couloirs qui donnent accès aux rangées de compartiments et aux couleurs qu'elles diffusent. Le petit côté gauche se distingue par l'inscription qui figure sur la porte d'entrée de l'aire de roulement. Rabattant derrière lui la porte de la cabine où il vient de se changer, il continue à suivre la dernière partie du couloir qu'il a emprunté. Parce qu'elle tombe abondamment en pluie, l'eau ruisselle jusqu'à un sol qui, réfléchissant la partie d'espace qui le surplombe, s'éclaire de tous les

bleus du spectre. Aussi se demandait-il, à chaque fois qu'il en faisait usage, si elle ne préfigurait pas celle, autrement plus forte, qui finirait peut-être par avoir raison de la couche de brume. Il emprunte la dernière partie du couloir qui longe les cabines. Disposées à la limite gauche de chaque compartiment [1], les portes diffusent leur coloration bleutée, d'abord interrompue par la blancheur du sas, puis par la paroi opaque qui arrête, presque aussitôt derrière elle, la bande des couloirs. La perspective des couloirs, qui souffre à lui depuis la position qu'il occupe dans le sas de l'aire de recollection des images, lui laisse voir le départ de la dernière grande partie de la bande des couloirs. Il n'aperçoit sous cet angle aucune des portes des réserves et des vitrines, dont la diffusion colorée se laisse d'ailleurs à peine deviner, mais perçoit en entier la dernière partie du couloir des cabines. Sa coloration bleutée est interrompue au loin par la blancheur du sas, que son éclairage zénithal, étendu à la largeur entière de la bande des couloirs, fait percevoir comme un puits de lumière. La perspective est encore suffisamment longue pour qu'il aperçoive des résidents circuler dans le couloir des cabines, sans qu'il puisse savoir s'il s'agit de résidents de base ou de résidents infiltrés. En s'avancant davantage dans le sas de l'aire de recollection des images, il aperçoit dans son champ visuel à droite un résident qui, venant du couloir des vitrines, se déplace parallèlement à lui. Comme attiré par l'aire de recollection des images, O effectue un quart de tour à gauche sur lui-même et, perdant de vue ce bref coéquipier, s'avance en ignorant ce qu'il advient de leur parallélisme. Mais comme il s'arrête à la hauteur du couloir suivant (celui des cabines) pour effectuer cette fois un quart de tour sur sa droite, son champ visuel lui fait de nouveau apercevoir ce présumé coéquipier qui, se tenant toujours à la même distance de lui et dans une position identique, a donc simultanément effectué la même translation. Aussi se sont-ils finalement chacun décalés d'un couloir, O s'apprêtant à emprunter la dernière partie du couloir des cabines et son double celle du couloir des réserves. [1] O débouche sur le sas inutile de l'aire de rabatement, privé de son inscription et de sa porte qui ne pourrait donner que sur le dehors. Bien qu'il leur soit antérieur, tout ce passage en varie deux autres déjà lus. Aussi voit-il le résident qui, s'avancant parallèlement à lui, s'apprête à effectuer la même translation. Mais quand le récit atteindra le sas suivant, ce double de O, à supposer que ce soit le même, proviendra d'un autre couloir et aura même disparu quand O débouchera sur le dernier sas, celui de l'aire de roulement. Aussi pourrait-il se demander si tout résident opérant une telle translation dans l'un quelconque des sas de la bande des couloirs n'est pas automatiquement dupliqué par l'apparition d'un double pouvant aussi bien le précéder que le suivre. Cette solution dite « de la translation des résidents » explique en tout cas, mieux que l'hypothèse précédente de l'infiltration par le sous-sol de l'aire de résidence selon un plan de roulement défini, le nombre parfois très important de résidents circulant dans la base. Ce serait même une loi de la zone, dérogeant bien sûr aux lois de la physique [1] que tout objet qui parcourrait la ligne la plus courte entre deux points en ferait apparaître deux autres identiques, le premier le précédant, le second le suivant, dès que sa trajectoire, soumise à on ne sait quelle force déviante, opérerait la moindre translation. Rabattant derrière lui la porte de la vitrine où il vient de se régénérer, il continue à suivre la première grande partie du



couloir qu'il a empruntée. Parce que les émanations qui flottent dans tout l'espace sont accentuées par des lumières rasantes, leurs contours s'éclaircissent de tous les rouges du spectre. Aussi se demandait-il, à chaque fois qu'il s'en imprégnait, si elles ne renvoyaient pas plutôt à un fantôme ancien des résidents, espérant voir les dessous de la couche de brume s'éclaircir d'un improbable soleil couchant. Et comme l'ordre dans lequel les couloirs ont été parcourus lui en a fait rapporter les compartiments où il est entré à des épisodes futur, présent et passé de l'histoire de la zone, il pourrait même se demander si ce décalage du récit vers le rouge ne l'a pas contraint à remonter le temps. L'effectuation d'un quart de tour à gauche sur lui-même lui permet d'emprunter la première grande partie du couloir qui longe les vitrines et dont les portes diffusent leur coloration rouge jusqu'au bout de la bande des couloirs, par delà l'interruption des sas. Traversant le sas de l'aire de résidence dans le sens de sa longueur, il perçoit l'une après l'autre, dans son champ visuel à gauche, les perspectives complètes des trois couloirs, chacune interrompues par trois puits de lumière. Parmi les résidents qui y circulent en foule, doivent se trouver Valène, Lönnrot et Quentin prêts à rejoindre l'aire de recollection des images. Et comme au cours de cette brève traversée du sas de l'aire de résidence effectuée dans le sens de sa longueur, ces puits de lumière ó et, avec eux, les éventuelles translations de résidents qui s'opèrent ó apparaissent sous des colorations différentes, il a moins l'impression de voir les mêmes puits de lumière trois fois de suite que d'en voir une nouvelle série à chaque couloir, tous disposés à l'intersection d'un maillage régulier dont il se prenait à rêver qu'il pourrait affecter la couche de brume elle-même. En pénétrant dans le sas de l'aire de résidence, il voit dans son champ visuel à droite les fragments de rangée qui ferment la bande des couloirs de ce côté-ci. [í ] En parvenant à l'extrémité de cette coursive longue du « niveau zéro » de l'aire de résidence, il effectue un quart de tour à droite sur lui-même pour en emprunter la seule, qui, butant sur la bande des couloirs, est bordée d'une paroi opaque, peinte en blanc. S'avancant sur la moitié de sa longueur pour s'arrêter au niveau de la porte qui donne sur le sas, il effectue un quart de tour à gauche sur lui-même, sans se demander si la « translation de résidents » qu'il vient d'observer a pu faire apparaître deux résidents identiques dans les étages immédiatement supérieur et inférieur. La coursive longue du « niveau zéro » qu'il emprunte, en voyant dans son champ visuel à gauche par delà la façade vitrée, l'aire de recollection des images derrière celle de rabattement, longe le mur sonore en verre, qui réverbère les pensées des résidents sous forme de boucles superposées les unes aux autres. [í ] Aussitôt arrivé en bas du grand escalier latéral, il songe un moment à sa volée supplémentaire fermée par une cloison haute bloquant tout accès, à partir de laquelle s'est construite l'hypothèse d'une infiltration de résidents « doubles ». Mais comme cette hypothèse va bientôt être réfutée par celle de la « translation des résidents », il franchit très vite le palier de base carrée qui termine cette volée et, effectuant un quart de tour à droite sur lui-même, emprunte l'une des deux coursives longues du « niveau zéro ». Sa chambre donnant vers l'extérieur de la base tout en étant proche de la bande des couloirs [í ], il doit parcourir toute la coursive longue sur laquelle elle donne et [í ] tourner à droite pour emprunter l'escalier latéral [í ]. En raison de la temporalité inverse dont cette chambre est

affectée, il est même en mesure d'œ envisager encore longuement le départ d'une mission qui a pourtant déjà eu lieu : se lever, sortir de cette chambre, parcourir la coursive qui longe cet étage sans regarder la zone qui s'étend à perte de vue par delà la façade vitrée, prendre l'escalier latéral pour descendre au niveau zéro [í ], emprunter la coursive qui longe le mur sonore, tourner à droite puis à gauche sans savoir si ce mouvement entraîne une translation de résidents, pénétrer dans le sas de l'aire de résidence, découvrir les perspectives complètes des couloirs et la duplication des sas qu'elles induisent en se décalant vers le rouge, longer la première grande rangée de vitrines et s'œ régénérer, voir une translation de résidents s'œpérer dans le sas de l'aire de rabattement, varier un passage déjà lu en se décalant vers le gris, longer la deuxième grande rangée de réserves et s'œ approvisionner, se demander si le résident qui apparaît dans le sas de l'aire de recollection des images est le même que le précédent ou le suivant, varier un passage déjà lu en se décalant vers le bleu, longer la troisième grande rangée de cabines et s'œ changer, traverser le sas de l'air de roulement vide de tout résident et entrer dans l'aire de même nom, monter à bord de l'unité minimale et faire une marche arrière et un demi-tour, s'œapprocher du box de filtrage pour que s'œuvre la première porte, sortir du box et imaginer que sa seconde porte se referme, activer l'écran du tableau de bord pour rabattre le mécanisme de lissage [í ], mettre l'écran en mode rétroviseur et ne plus cesser de vérifier que cette longue ligne de reflets droite, obtenue par translation latérale à partir de la bande des couloirs, est correctement lancée à la poursuite du jour.